Master Negative
Storage Number

OCI00071.10

MICROFILMED 1994

CLEVELAND PUBLIC LIBRARY
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND, OH 44110-4006

GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT,
PHASE IV.

THE RESEARCH LIBRARIES
GROUP, INC.

Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without
permission from the Cleveland Public Library

Aulnoy, Madame d'

Serpentin vert

A Tours

1835

Reel: 71 Title: 10

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00071.10

Control Number: ABP-5632
OCLC Number : 04455435
Call Number : W 381.54L F889 no. 5
Author : Aulnoy, Madame d' (Marie-Catherine), 1650 or 51-1705.
Title : Serpentin vert : conte nouveau, tiré des fées.
Imprint : Tours : Chez Placé, imprimeur-libraire, 1835.
Format : 23, [1] p. ; 18 cm.
Note : Title from cover.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/16/94
Camera Operator: AR-

SERPENTIN VERT.

CONTE NOUVEAU, TIRÉ DES FÉES.

TOURS,
CHEZ PLACÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Rue du Change, N° 13, près Saint-Martin.

M. DCCC. XXXV.

SERPENTIN VERT.

Il y avait une fois une grande Reine qui étant accouchée de deux jumelles, convia douze fées du voisinage de venir les douer comme c'était la coutume en ce temps-là : car le pouvoir des fées raccommodait presque toujours ce que la nature avait gâté ; mais quelquefois aussi, il gâtait bien ce que la nature avait le mieux fait.

Quand les fées furent toutes dans la salle du festin, on leur servit un repas magnifique ; chacun allait se placer à table lorsque Magotine entra, c'était la sœur de Carabofle, qui n'était pas moins méchante qu'elle. La Reine à cette vue frissonna, craignant quelque désastre, parce qu'elle ne l'avait point priée à la fête ; mais cachant son inquiétude avec soin elle fut elle-même quérir un fauteuil de velours vert en broderie de saphirs ; comme elle était la doyenne des fées, toutes les autres se rangèrent pour lui faire place, et chacune se disait à l'oreille : dépêchons-nous, ma sœur, de douer les Princesses, afin de prévenir Magotine.

Lorsqu'on lui présenta un fauteuil, elle dit rudement qu'elle n'en voulait point, qu'elle était assez grande pour manger debout ; mais elle se trompa, car la table étant un peu haute, elle ne la voyait seulement pas, tant elle était petite ; elle en eut un dépit qui augmenta encore sa mauvaise humeur. Madame, lui dit la Reine, je vous supplie de vous mettre à table. Si vous aviez eu envie de m'avoir, répliqua la fée, vous m'auriez priée comme les autres : il ne faut à votre cour que de jolies personnes bien faites, et bien magnifiques comme sont mes sœurs ; pour moi, je suis trop laide et trop vieille, mais je n'ai pas moins de pouvoir qu'elles et même plus. Toutes les fées la pressèrent tant de se mettre à table, qu'elle y consentit : l'on posa une corbeille d'or, et dedans douze bouquets de pierreries, les premières venues prirent chacune le leur : de sorte qu'il n'en restait point pour Magotine : elle se mit à grommeler entre ses dents ; la reine courut à son cabinet, et lui apporta une cassette de peau d'Espagne parfumée, couverte de rubis, toute remplie de diamants ; elle la supplia de les recevoir, mais Magotine secoua la tête, et lui dit : Gardez vos bijoux, Madame, j'en ai de reste, vous m'avez négligée ; aussitôt elle donna un coup de baguette sur la table, et toutes les viandes dont elle était chargée, se changèrent en ser-

pents fricassés; les fées en eurent horreur, jetèrent leurs serviettes et quittèrent le festin.

Aussitôt Magotine, cette barbare fée, s'approcha du berceau où les Princesses étaient enveloppées de langes de drap d'or, et les plus jolies du monde : je te doue, dit-elle promptement, d'être parfaite en laideur; elle allait donner quelque malédiction à l'autre, quand les fées toutes émues accoururent et l'en empêchèrent, et Magotine cassa un panneau de vitre, et passa au travers comme un éclair.

De quelques dons que les fées bienfaisantes pussent douer les Princesses, la Reine ressentit moins leurs bontés, qu'elle ne ressentait la douleur de se voir mère de la plus laide créature du monde : elle la prit entre ses bras, et elle eut le chagrin de la voir enlaidir d'un instant à l'autre, elle essayait inutilement de se faire violence, pour ne pas pleurer devant mesdames les fées, elle ne pouvait s'en empêcher, et l'on ne saurait comprendre la pitié qu'elle leur faisait. Que ferons-nous, ma sœur, s'entredisaient-elles, que ferons-nous pour consoler la reine? Elles tinrent conseil, et lui dirent d'écouter moins sa douleur, parce qu'il y avait un temps marqué où sa fille serait heureuse : mais, interrompit la reine, deviendra-t-elle belle? Nous ne pouvons, répliquèrent-elles, nous expliquer davantage : qu'il vous suffise, madame, que votre fille soit contente; elle les remercia fort, et ne manqua pas de les charger de présens.

La reine appela sa fille aînée Laidronnette et la cadette Bellotte : ces noms leur convenaient parfaitement bien, car Laidronnette devenait si affreuse, que quelque esprit qu'elle eut, il était impossible de la regarder; sa sœur embellissait, et paraissait toute charmante de sorte que Laidronnette ayant déjà douze ans, vint se jeter aux pieds du roi et de la reine pour les prier de lui permettre de s'aller renfermer dans le château des Solitaires, afin de cacher sa laideur : ils ne laissaient pas de l'aimer malgré sa difformité, de sorte qu'ils eurent quelque peine d'y consentir.

Laidronnette pria la reine de n'envoyer avec elle que sa nourrice et quelques officiers pour la servir : Vous ne devez pas craindre, Madame, lui dit-elle, que l'on m'enlève. Le roi et la reine lui accordèrent ce qu'elle demandait, elle fut conduite dans le château qu'elle avait choisi. Il était bâti depuis plusieurs siècles, la mer venait jusques sous les fenêtres, et lui servait de canal, une vaste forêt voisine fournissait des promenades, et plusieurs prairies en terminaient la vue. La princesse jouait des instrumens et chantait divinement bien; elle demeura deux ans dans cette agréable solitude, mais l'envie de revoir le roi et la reine l'obligèrent de monter en carrosse, et d'aller à la cour. Elle arriva justement comme on allait marier la princesse Bellotte : tout était dans la joie, lorsqu'on vit Laidronnette. Chacun prit un air chagrin, elle ne fut embrassée, ni caressée par aucun de ses parens, et pour tout régal, on lui dit qu'elle était fort enlaidie, et

qu'on lui conseillait de ne pas paraître au bal; que cependant si elle avait envie de le voir, on pourrait lui ménager quelque petit trou pour le regarder. Elle répondit qu'elle n'était venue, pour entendre des violons; qu'il y avait si long-temps qu'elle était dans le château solitaire, qu'elle n'avait pu s'empêcher de le quitter, pour rendre ses respects au roi et à la reine; qu'elle connaissait avec une vive douleur, qu'ils ne pouvaient la souffrir; qu'ainsi elle allait retourner dans son désert, où les arbres, les fleurs, et les fontaines ne lui reprochaient point sa laideur lorsqu'elle s'en approchait. Quand le roi et la reine virent qu'elle était si fâchée, ils lui dirent en se faisant quelque violence, qu'elle pouvait rester deux ou trois jours auprès d'eux : mais comme elle avait du cœur, elle répliqua qu'elle aurait trop de peine à les quitter, si elle passait ce temps en si bonne compagnie. Ils souhaitaient fort qu'elle s'en fût et lui dirent froidement qu'elle avait raison.

La princesse Bellotte lui donna pour présent de noces, un vieux ruban qu'elle avait porté tout l'hiver à son manchon, et le roi qu'elle épousait, lui donna du taffetas zinzolin, pour lui faire une jupe; si elle s'en était cru, elle aurait bien jeté le ruban et le zinzolinage au nez des généreuses personnes qui la régalaient si mal, mais elle avait tant d'esprit, de sagesse et de raison, qu'elle ne voulut témoigner aucune aigreur; elle partit avec sa fidèle Nourrice, pour retourner dans son château le cœur rempli de tristesse.

Elle était un jour dans une des plus sombres allées de la forêt, elle vit sous un arbre un gros serpent vert, qui haussant la tête, lui dit : Laidronnette, tu n'es pas seule malheureuse, vois mon horrible figure, et sache que j'étais né encore plus beau que toi. La princesse effrayée n'entendit pas la moitié de ses paroles, elle s'enfuit, et demeura plusieurs jours sans oser sortir, tant elle avait peur d'une pareille rencontre. Enfin s'ennuyant d'être toujours seule dans sa chambre, elle en descendit sur le soir, et fut au bord de la mer; elle se promenait lentement et rêvait à la triste destinée, lorsqu'elle vit venir une petite barque toute dorée, et peinte de mille devises différentes; le voile en était de brocard d'or, le mât de cèdre, les rames de Cananbour, il semblait que le hazard seul la faisait voguer; et comme elle s'arrêta fort proche du rivage la princesse curieuse d'en voir toutes les beautés entra dedans, elle la trouva garnie de velours cramoisi à fond d'or et ce qui servait de cloux, était fait de diamans : mais tout-à-coup cette barque s'éloigna du rivage. La princesse alarmée du péril qu'elle courait, prit les rames pour essayer d'y revenir; ses efforts furent inutiles, le vent qui soufflait, éleva les flots, elle perdit la terre de vue; n'apercevant plus que le ciel et la mer. Alors elle s'imagina que Magotine lui faisait encore ce mauvais tour. Il faut que je meure, quels mouvemens secrets me font craindre la mort? Hélas! ma laideur effraye jusqu'à mes proches parens, ma

sœur est une grande reine, et moi je suis reléguée au fond d'un désert, où pour toute compagnie j'ai trouvé un serpent qui parlait : Ne vaut-il pas mieux que je périsse que de traîner une vie languissante, telle que la mienne.

Ces réflexions tarirent les larmes de la princesse, elle regardait avec intrépidité de quel côté viendrait la mort, lorsqu'elle vit sur les flots un serpent qui s'approcha de la barque, et qui lui dit : Si vous étiez d'humeur à recevoir quelque secours d'un pauvre serpent vert, tel que moi, je suis en état de vous sauver la vie. La mort me fait moins de peur que toi, s'écria la princesse, et si tu cherches à me faire quelque plaisir, ne te montre jamais à mes yeux. Serpentin vert fit un long sifflement (c'est la manière dont les serpens soupirent) et sans rien répliquer il s'enfonça dans l'onde. Quel horrible monstre! disait la princesse en elle-même, il a des ailes verdâtres, son corps est de mille couleurs, ses griffes d'ivoire, ses yeux de feu, et sa tête hérissée de longs crins. Ah! j'aime mieux périr que de lui devoir la vie. Mais quel attachement a-t-il à me suivre et par quelle aventure peut-il parler comme s'il était raisonnable? Elle rêvait ainsi quand une voix, repondant à sa pensée, lui dit : Apprends, Laidronnette, qu'il ne faut point mépriser Serpentin vert, et si ce n'était pas te dire une dureté je t'assurerais qu'il est moins laid en son espèce, que tu ne l'es en la tienne, mais bien loin de vouloir te fâcher, l'on voudrait te soulager tes peines si tu voulais y consentir.

Cette voix surprit beaucoup la princesse : Quoi, s'écria-t-elle! je ne veux pas pleurer ma mort; et j'ai la faiblesse de pleurer parce qu'on me reproche ma laideur : de quoi me servirait d'être la plus belle personne du monde, je ne périrais pas moins : ce me doit être même un motif de consolation pour m'empêcher de regretter ma vie.

Pendant qu'elle moralisait ainsi, la barque flottant toujours au gré des vents, vint se briser contre un rocher, il n'en resta pas deux pièces de bois ensemble. La princesse sentit que toute sa philosophie ne pouvait tenir contre un péril si évident; elle trouva quelques morceaux de bois, qu'elle crut prendre entre ses bras, et se sentant soulevée, elle arriva au pied d'un grand rocher. Hélas! que devint-elle quand elle vit qu'elle embrassait étroitement Serpentin vert. Comme il s'aperçut de la frayeur épouvantable qu'elle avait, il s'éloigna un peu : et lui cria, vous me craindriez moins si vous me connaissiez davantage, mais il est de la rigueur de ma destinée d'effrayer tout le monde ; il se jeta dans l'eau, Laidronnette resta seule sur un rocher affreux.

De quelque côté qu'elle put jeter les yeux, elle ne vit rien qui adoucit son désespoir, la nuit s'approchait, elle n'avait aucune provision pour manger, et ne savait où se retirer : Je croyais, dit-elle tristement, finir mes jours dans la mer; sans doute c'est ici leur dernière

période : quelque monstre marin viendra me dévorer, ou le manque de nourriture m'ôtera la vie : elle s'assit au plus haut du rocher ; tant qu'il fut jour elle regarda la mer, et lorsque la nuit fut venue, elle ôta sa jupe de taffetas zinzolin, dont elle se couvrit la tête et le visage, puis elle resta ainsi bien inquiète de ce qui s'allait passer.

Enfin elle s'endormit et il lui sembla qu'elle entendait divers instrumens, elle demeura persuadée qu'elle rêvait, mais au bout d'un moment, elle entendit chanter ces vers, qui semblaient être pour elle :

Souffrez qu'ici l'amour vous blesse,
L'on y ressent ses tendres feux.
Ce Dieu bannit notre tristesse,
Nous nous plaisons dans ce séjour heureux,
Souffrez qu'ici l'amour vous blesse,
L'on y ressent ses tendres feux.

L'attention qu'elle fit à ces paroles la revoilla tout à-fait. Elle ouvrit les yeux, appréhendant de se trouver environnée de monstres : mais quelle fut la surprise, lorsqu'au lieu de ce rocher affreux, elle se trouva dans une chambre toute lambrissée d'or; le lit où elle était couchée répondit parfaitement à la magnificence du plus beau palais de l'univers; elle se faisait là-dessus cent questions, ne pouvant croire qu'elle fût bien éveillée. Enfin elle se leva, et courut ouvrir une porte vitrée qui donnait sur un spacieux balcon, d'où elle découvrit toutes les beautés que la nature secondée de l'art ne peuvent ménager sur la terre, des jardins remplis de fleurs, de fontaines, de statues et d'arbres rares, des forêts en éloignement, des palais, dont les murs étaient ornés de pierreries, les toits de perles, si merveilleusement faits, que c'était autant de chefs-d'œuvre, une mer douce et paisible, couverte de mille et mille sortes de bâtimens différens dont les voiles, les banderoles, et les flammes agitées par les vents, faisaient l'effet du monde le plus agréable.

Dieu ! justes dieux, s'écria t-elle, que vois-je, où suis-je ? quelle surprenante métamorphose; qu'est donc devenu cet épouvantable rocher, qui semblait menacer les cieux de ses pointes sourcilleuses, et est-ce moi qui péris hier dans une barque, et qui fus sauvée par le secours d'un serpent : elle entendit quelque bruit dans son appartement, et elle y entra, et vit venir à elle cent pagodes vêtus et faits de cent manières différentes; les plus grands avaient une coudée de haut, et les plus petits n'avaient pas plus de quatre doigts; les uns beaux, gracieux, agréables, les autres hideux et d'une laideur effroyable; ils étaient de diamans, d'émeraudes, de rubis, de perles, de cristal, d'ambre, de corail, de porcelaine, d'or, d'argent; les uns sans bras, les autres sans pieds, des bouches à l'oreille, des yeux de travers, des nez écrasés.

Ceux qui se présentèrent devant la princesse, étaient les députés du royaume; après lui avoir fait une harangue, mêlée de quelques réflexions judicieuses, ils lui dirent pour la divertir, que depuis quelque temps ils voyageaient dans le monde, mais que pour en obtenir la permission de leur souverain ils faisaient serment en partant de ne point parler; qu'il y en avait même de si scrupuleux, qu'ils ne voulaient remuer ni la tête ni les pieds, ni les mains : mais que cependant la plupart ne pouvaient s'en empêcher, qu'ils couraient ainsi l'univers, et que lorsqu'ils étaient de retour ils divertissaient leur roi par le récit de tout ce qui se passait de plus secret dans les différentes cours où ils étaient reçus. C'est, Madame, ajoutèrent-ils, un plaisir que nous vous donnerons quelquefois, car nous avons ordre de ne rien oublier pour vous désennuyer; au lieu de vous apporter des présens, nous venons vous divertir par nos chansons et par nos danses. Ils se mirent aussitôt à chanter ces paroles, en dansant en danse ronde, avec des tambours de basque et des castagnettes.

Les plaisirs sont charmans
Lorsqu'ils suivent les peines,
Les plaisirs sont charmans,
Après de longs tourmens;
Ne brisez point vos chaînes,
Jeunes amans.

Les plaisirs sont charmans,
Après de longs tourmens.
A force de souffrir les rigueurs inhumaines,
Vous trouvez d'heureux momens.

Les plaisirs sont charmans
Lorsqu'ils suivent les peines,
Les plaisirs sont charmans.
Après de longs tourmens.

Lorsqu'ils eurent fini, le député qui avait porté la parole dit à la princesse : voici, madame, cent pagodines, qui sont destinées à l'honneur de vous servir; tout ce que vous voudrez au monde s'accomplira, pourvu que vous restiez parmi nous. Les Pagottes parurent à leur tour; elles tenaient des corbeilles proportionnées à leurs tailles, remplies de cent choses différentes, si bien faites, et si riches, que Laidronnette ne se lassait point d'admirer, de louer, et de se récrier sur les merveilles qu'elle voyait. La plus apparente des Pagodines, qui était une petite figure de diamans, lui proposa d'entrer dans la grotte des bains, parce que la chaleur augmentait; la princesse marcha du côté qu'elle lui montrait entre deux rangs de gardes du corps, d'une taille et d'une mine à faire mourir de rire, elle trouva deux cuves de cristal, garnies d'or, pleines d'eau d'une odeur si

bonne, si rare, qu'elle en demeura surprise; un pavillon de drap d'or, mêlé de vert, s'élevait au-dessus; elle demanda pourquoi il y avait deux cuves, on lui dit que l'une était pour elle et l'autre pour le souverain des Pagodes : mais, s'écria-t-elle, en quel endroit est-il? Madame, lui dit-on, il fait à présent la guerre; vous le verrez à son retour. La princesse demanda s'il était marié, on lui dit que non, et qu'il était si aimable, qu'il n'avait trouvé jusqu'alors personne digne de lui. Elle ne poussa pas plus loin sa curiosité, elle se déshabilla, et se mit dans le bain. Aussitôt Pagodes et Pagodines se mirent à chanter et à jouer des instrumens; tels avaient des tuorbes, faits d'une coquille de noix, tels avaient des violes faites d'une coquille d'amande, car il fallait bien proportionner les instrumens à leurs tailles : tout était si juste et s'accordait si bien, que rien ne réjouissait davantage que ces sortes de concerts.

Lorsque la princesse fut sortie du bain, on lui présenta une robe de chambre magnifique; plusieurs Pagodes qui jouaient de la flûte et du hautbois marchaient devant elle, plusieurs Pagodines la suivaient, chantant des vers à sa louange; elle entra ainsi dans une chambre où sa toilette était mise. Aussitôt Pagodines, dames d'atours, Pagodines femmes de chambre allaient et venaient, la coiffaient, l'habillaient; il n'était plus question de laideur, de juppe zinzolin et de ruban gras.

La princesse étonnée disait : qui est-ce qui peut me procurer un bonheur si extraordinaire? je me voyais sur le point de périr, j'attendais la mort, je ne pouvais espérer autre chose, et cependant je me trouve tout d'un coup dans le lieu du monde le plus agréable, le plus magnifique et où l'on me témoigne le plus de joie de me voir? Comme elle avait infiniment de l'esprit et de la bonté, elle faisait si bien que toutes les petites créatures qui l'approchaient demeuraient charmées de ses manières.

Tous les jours à son lever elle avait de nouveaux habits, nouvelles dentelles, nouvelles pierreries, il était dommage qu'elle fut si laide : mais, elle qui ne pouvait se souffrir, commença de se trouver moins désagréable par le grand soin que l'on prenait de la parer. Il n'y avait point d'heures où quelques Pagodes n'arrivassent, et lui rendissent compte des choses les plus secrètes et les plus curieuses qui se passaient dans le monde, des traités de paix, des ligues pour faire la guerre, des trahisons, ruptures d'amants, désespoirs, héritiers déçus, mariages rompus, vieilles veuves qui se marient, trésors découverts, banqueroutes, favoris tombés, maris jaloux, femmes coquettes, mauvais enfans, villes abîmées; enfin que ne venaient-ils pas dire à la princesse pour la réjouir. Il y avait des Pagodes qui avaient le ventre enflé, et les joues si boufies, que c'était une chose surprenante; elle leur demandait pourquoi ils étaient ainsi; ils lui disaient comme il ne nous est pas permis de rire, ni de parler dans

le monde, et que nous y voyons faire des choses toutes risibles, l'envie d'en railler est si forte, que nous, c'est proprement une hydrophisie de rire, dont nous guérissons dès que nous sommes ici. La princesse admirait le bon esprit de Pagodine, car effectivement l'on pourrait bien enfler de rire, s'il fallait rire de toutes les impertinences que l'on voit.

Tous les soirs on jouait une des plus belles pièces de Corneille ou de Molière, et les plus petites figures, pour tirer avantage de tout, dansaient sur la corde, afin d'être mieux vues, les repas qu'on servait à la princesse pouvaient passer pour des festins. On lui apportait des livres sérieux, galans, historiques; enfin, toutes ces Pagodes si spirituelles lui paraissaient d'une petitesse insupportable; car il arrivait souvent qu'allant à la promenade, elle en mettait une trentaine dans ses poches pour l'entretenir, c'était un plaisir de les entendre caquetter avec leurs petites voix, plus claires que celles des Marionnettes.

Il arriva une fois que la princesse ne dormait pas, disait : que deviendrai-je, serai-je toujours ici? ma vie se passe plus agréablement que je n'aurais osé l'espérer, cependant il manque quelque chose à mon cœur, j'ignore ce que c'est, mais je commence à sentir que cette suite des mêmes plaisirs, qui n'est variée par aucuns événemens, me semble insipide. Hé princesse, lui dit une voix, n'est-ce pas votre faute, si vous voulez aimer, vous sauriez bien vîte que l'on peut rester long-temps avec ce qu'on aime, dans un palais, et même dans une solitude affreuse, sans souhaiter d'en sortir. Quel Pagode me parle, répondit-elle? Quels pernicieux conseils me donne-t-il contraires au repos de ma vie? Ce n'est point un Pagode, répondit-on, qui vous avertit, d'une chose que vous ferez tôt ou tard, c'est le malheureux souverain de ce royaume, qui vous adore, madame, et qui n'oserait vous le dire qu'en tremblant. Un roi m'adore, répliqua la princesse, ce roi a-t-il des yeux, ou s'il est aveugle? a-t-il vu que je suis la plus laide personne du monde. Je vous ai vue, madame, répliqua l'invisible, je ne vous ai point trouvée telle que vous vous représentez, et soit votre personne, votre mérite, ou vos disgraces, je vous le repète, je vous adore, mais mon amour respectueux et craintif m'oblige à me cacher. Je vous en ai de l'obligation, reprit la princesse, que ferais-je, hélas! si j'aimais quelque chose? vous feriez la félicité de celui qui ne peut vivre sans vous, lui dit-il, mais si vous ne lui permettez pas de paraître, il n'oserait le faire. Non, dit la princesse : non je ne veux rien voir qui m'engage trop fortement. On cessa de lui répondre, et elle fut le reste de la nuit très-occupée de cette aventure.

Quelque résolution qu'elle eut prise de ne rien dire qui eut le moindre rapport à cette aventure, elle ne put s'empêcher de demander aux Pagodes si leur roi était de retour, ils dirent que non. Cette réponse qui s'accordait mal avec ce qu'elle avait entendu l'in-

quiéta; elle demanda si le roi était jeune et bien fait; on lui dit que oui. Elle demanda si on avait souvent de ses nouvelles, on lui dit que l'on en avait tous les jours; mais sait-il, ajouta-t-elle, que je suis dans son palais? oui, madame, il sait tout ce qui se passe à votre égard : il s'y intéresse et l'on fait partir d'heure en heure des courriers qui vont lui apprendre de vos nouvelles. Elle se tut, et rêva plus souvent qu'elle n'avait accoutumée de le faire.

Quand elle était seule, la voix lui parlait : elle en avait quelquefois peur, mais elle lui faisait quelquefois plaisir; car il n'y avait rien de si galant, que tout ce qu'elle lui disait. Quelque résolution que j'aye faite de ne jamais aimer, dit la princesse, et quelque raison que j'aye de défendre mon cœur d'un engagement qui ne lui pourrait être que fatal : je vous avoue cependant que je serais bien aise de connaître un roi dont le goût est aussi bizarre que le vôtre; car s'il est vrai que vous m'aimez, vous êtes peut-être le seul dans le monde qui puissiez avoir une semblable faiblesse pour une personne aussi laide que moi. Pensez tout ce qu'il vous plaira de mon caractère, mon adorable princesse, lui dit la voix, je trouve assez de quoi le justifier dans votre mérite, ce n'est pas cela aussi qui m'oblige à me cacher, j'en ai des sujets si tristes que si vous les saviez vous ne pourriez me refuser votre pitié. La princesse alors pressait la voix de s'expliquer, mais la voix ne parla pas, elle entendait seulement pousser de longs soupirs; toutes ces choses l'inquiétaient, et quoique ce fut un amant inconnu et caché, il lui rendait mille soins, à joindre que le lieu où elle était lui faisait souhaiter une compagnie plus convenable que celle des Pagodes. Cela fut cause qu'elle commença de s'ennuyer; la voix seule de son invisible avait le pouvoir de l'occuper agréablement.

Une nuit des plus obscures de l'année, où elle s'était endormie, elle s'aperçut en se réveillant que quelqu'un était assis auprès de son lit, elle crut que c'était la Pagodine de perle qui avait plus d'esprit que les autres, venait quelquefois l'entretenir. La princesse avança le bras pour la prendre, mais on lui prit la main, on la serra, on la baisa, quelques larmes tombèrent dessus : on était si saisi qu'on ne pouvait parler; elle ne douta point que ce ne fut le roi invisible : que me voulez-vous donc, lui dit-elle en soupirant, puis-je vous aimer sans vous connaître, sans vous voir? ah! madame, répond-on, quelles condition attachez-vous à la douceur de vous plaire, il m'est impossible de me laisser voir, la méchante Magotine qui vous a joué un si mauvais tour, est la même qui m'a condamné à une pénitence de sept ans, il y en a déjà cinq d'écoulés, il n'en reste que deux dont vous adoucirez toute l'amertume, si vous voulez me recevoir pour époux : vous allez dire que je suis un téméraire, que ce que je demande est impossible : mais, madame, si vous saviez jusqu'où va ma passion, jusqu'où va l'excès de mes malheurs, vous ne me refuseriez pas la grâce que je vous demande.

Laidronnette s'ennuyait, elle trouvait que le roi invisible avait tout ce qui pouvait plaire dans l'esprit, et l'amour se saisit de son cœur sous le nom spécieux d'une généreuse pitié ; elle repliqua, qu'il fallait encore quelques jours pour se pouvoir résoudre : c'était beaucoup de l'avoir amenée jusqu'à ne différer que de quelques jours, une chose dont on n'osait se flatter; les fêtes, les concerts redoublèrent, on chantait devant elle des chants d'hymenée, on lui apportait sans cesse des présens d'une magnificence qui surpassait tout ce que l'on avait jamais vu; l'amoureuse voix assidue auprès d'elle lui faisait sa cour, dès qu'il était nuit, et la princesse se retirait de meilleure heure pour avoir plus de temps à l'entretenir.

Enfin elle consentit de prendre le roi invisible pour époux, elle lui promit de ne le voir qu'après que sa pénitence serait achevée. Il y va de tout pour vous et pour moi, lui dit-il, si vous aviez cette imprudente curiosité, il faudrait que je recommençasse ma pénitence, et que vous en partagiez la peine avec moi ; mais si vous pouvez vous empêcher de suivre les mauvais conseils qu'on vous donnera, vous aurez la satisfaction de me trouver selon votre cœur, et de trouver en même temps la merveilleuse beauté que la méchante Magotine vous a ôtée. La princesse ravie de cette nouvelle espérance fit mille sermens à son époux de n'avoir aucune curiosité contraire à ses désirs; ainsi les noces s'achevèrent sans bruit.

Comme tous les Pagodes cherchaient avec empressement à divertir leur nouvelle reine, il y en eut un qui lui apporta l'histoire de Psyché qu'un auteur des plus à la mode venait de mettre en beau langage; elle y trouva beaucoup de choses qui avaient du rapport à son aventure : il lui prit une si violente envie de voir chez elle son père et sa mère, sa sœur et son beau-frère, que quelque chose que put lui dire le roi, rien ne fut capable de lui ôter cette fantaisie. Le livre que vous lisez, ajouta t-il, vous peut faire voir dans quel malheur Psyché tomba : Hé! de grace profitez-en pour les éviter. Elle promit plus qu'il lui demandait; enfin un vaisseau chargé de Pagodes, et de présens magnifiques fut dépêché avec des lettres de la reine Laidronnette à la reine sa mère. Elle la conjurait de la venir voir dans son royaume, et les Pagodes eurent pour cette fois seulement la permission de parler ailleurs que chez eux.

La perte de la princesse n'avait pas laissé que de trouver de la sensibilité dans ses proches : on la croyait périe, de sorte que ses lettres furent infiniment agréables à la cour, et la reine qui mourait d'envie de la revoir, ne résista pas un moment à partir avec sa fille et son gendre. Les Pagodes qui savaient seuls le chemin de leur royaume, y conduisirent la famille royale, et lorsque Laidronnette vit ses parens elle pensa mourir de joie ; elle lut et relut Psyché, pour être en garde sur tout ce qu'on lui dirait, et sur tout ce qu'elle devait répondre : mais elle eut beau faire, elle s'égara en cent endroits,

tantôt le roi était à l'armée, tantôt il était malade, et de si mauvaise humeur qu'il ne voulait voir personne; tantôt il était à la chasse ou à la pêche. Sa mère et sa sœur en raisonnèrent ensemble, il fut conclu qu'elle les trompait, ou qu'elle se trompait elle-même; de sorte que par un zèle assez mal réglé elles résolurent de lui parler. Elles s'en acquittèrent avec tant d'adresse, qu'elles jetèrent dans son esprit mille craintes et mille doutes. Après s'être long-temps défendue de convenir de ce qu'elles lui disaient, elle avoua que jusques alors elle n'avait vu son époux, mais qu'il avait tant de charmes dans sa conversation, que c'était assez de l'entendre pour être contente, qu'il était en pénitence encore pour deux ans, et qu'après ce temps-là, non-seulement elle devait le voir, mais qu'elle deviendrait belle, comme l'astre du jour. Ah! malheureuse, s'écria la reine, que les panneaux qu'on te tend sont grossiers, est-il possible que tu croyes avec une si grande simplicité de tels contes; ton mari est un monstre et cela ne peut être autrement, car tous les Pagodes dont il est le roi sont de vrais Magots. Je croirais bien plutôt, répliqua Laidronnette, que c'est le dieu d'amour lui-même. Quelle erreur, s'écria la reine Bellotte; l'on dit à Psyché qu'elle avait un monstre pour époux, et elle trouva que c'était l'amour : vous êtes entêtée que l'amour est le vôtre, et assurément c'est un monstre, tout au moins mettez votre esprit en repos, éclaircissez-vous sur une chose si aisée.

La princesse demeure si confuse et si troublée, qu'après avoir envoyé toute sa famille, avec des présens qui payaient de reste le taffetas zinzolin, et le ruban de manchon, elle résolut, quoi qu'il en pût arriver, de voir son mari. Ah! curiosité fatale, curiosité dont mille affreux exemples ne peuvent nous corriger, que tu vas coûter cher à cette malheureuse princesse; elle aurait eu bien du regret de ne pas imiter sa devancière Psyché, de sorte qu'elle cacha une lampe comme elle, et s'en servit pour regarder ce roi invisible, si cher à son sœur; mais quel cri épouvantable ne fit-elle pas lorsqu'au lieu du tendre amour blond, blanc, jeune et tout aimable, elle vit l'affreux Serpentin Vert aux longs crins hérissés; il s'éveilla transporté de désespoir : barbare, s'écria-t-il, est-ce la récompense de tant d'amour. La princesse ne l'entendait point, la peur l'avait fait évanouir, et Serpentin était déjà bien loin.

Au bruit de cette tragédie, quelques Pagodes étaient accourus, ils couchèrent la princesse, ils la secoururent, et lorsqu'elle fut revenue elle se trouva dans un état où l'imagination ne peut atteindre; combien se reprochait-elle le mal qu'elle allait procurer à son mari; elle l'aimait tendrement, mais elle abhorrait sa figure, et elle aurait voulu pour la moitié de sa vie ne l'avoir pas vu.

Cependant ses tristes rêveries furent interrompues par quelques Pagodes, qui entrèrent d'un air effrayé dans sa chambre; ils venaient l'avertir que plusieurs vaisseaux remplis de marionnettes,

ayant Magotine à leur tête, étaient entrés sans obstacles dans le port. Les marionnettes et les Pagodes sont ennemis de tous temps; ils sont en concurrence sur mille choses, et les marionnettes ont même le privilège de parler partout, ce que les Pagodes n'ont point; Magotine était leur reine, l'aversion qu'elle avait pour Serpentin Vert, et pour l'infortunée Laidronnette, l'obligea d'assembler des troupes, dans la résolution de les venir tourmenter au moment que leurs douleurs seraient les plus vives.

Elle n'eut point de peine à réussir dans ses projets; car la reine était désolée, qu'encore qu'on la pressât de donner les ordres nécessaires, elle s'en défendit, assurant qu'elle n'entendait point la guerre; l'on assembla par son ordre les Pagodes qui s'étaient trouvés dans des villes assiégées et dans les cabinets des plus grands capitaines; elle leur ordonna de pourvoir à toutes choses, et s'enferma dans son cabinet.

Magotine avait pour général le fameux Polichinelle, qui savait bien son métier, et qui avait un corps de réserve, composé de mouches, guêpes, et de hannetons, et de papillons, qui firent merveilles contre quelques grenouilles et quelques lézards armés à la légère. Ils étaient depuis long-temps à la solde des Pagodes, à la vérité plus redoutables par leurs noms, que par leur valeur.

Magotine se divertit quelque temps à voir le combat, Pagodes et Pagodines s'y surpassèrent : mais la fée d'un coup de baguette dissipa tous ces superbes édifices; ces charmans jardins, ces bois, ces prés, ces fontaines furent ensevelis sous leurs propres ruines, et la reine Laidronnette ne put éviter la dure condition d'être esclave de la plus maligne fée qui fut jamais; quatre cents marionnettes l'obligèrent d'aller jusques où était Magotine. Madame, dit Polichinelle, voici la reine des Pagodes que je vous présente. Je la connais il y a long-temps, dit Magotine, elle est cause que je reçus un affront le jour de sa naissance, je ne l'oublierai jamais. Hélas, Madame, lui dit la reine, je croyais que vous vous en étiez suffisamment vengée, le don de laideur que vous me distribuâtes au suprême degré, pourrait avoir satisfait une personne moins vindicative que vous. Comme elle cause, dit la fée, voici un docteur de nouvelle édition, votre premier emploi sera d'enseigner la philosophie à mes fourmis; préparez-vous à leur donner tous les jours une leçon. Comment m'y prendrai-je, Madame, répliqua la reine affligée, je ne sais point la philosophie, et quand je la saurais, vos fourmis sont-elle capables de l'apprendre? Voyez cette raisonneuse, s'écria Magotine : Hé bien! reine, vous ne leur apprendrez pas la philosophie, mais vous donnerez à tout le mode, malgré vous, des exemples de patience qu'il sera difficile d'imiter.

Là-dessus elle lui fit apporter des souliers de fer, si étroits que la moitié de son pied n'y pouvait entrer, mais cependant il fallut bien

les chausser : cette pauvre reine eut tout le temps de pleurer et de souffrir. Oh ça, dit Magotine, voici une quenouille chargée d'araignées, je prétends que vous la filiez aussi fine que vos cheveux, et je ne vous donne que deux heures. Je n'ai jamais filé, Madame, lui dit la reine, mais encore que ce que vous voulez me paraisse impossible, je vais essayer de vous obéir. On la conduisit aussitôt dans le fond d'une grotte très-obscure, on la ferma avec une grosse pierre après lui avoir donné du pain bis et une cruche d'eau.

Lorsqu'elle voulut filer cette crasseuse toile d'araignée, son fuseau trop pesant tombait cent et cent fois par terre; elle eut la patience de le ramasser autant, et de recommencer l'ouvrage à plusieurs reprises, mais c'était toujours inutilement. Je connais bien à cette heure, dit-elle, l'excès de mon malheur, je suis livrée à l'implacable Magotine, elle n'est pas contente de m'avoir dérobé toute ma beauté, elle veut trouver des prétextes pour me faire mourir. Elle se prit à pleurer, repassant dans son esprit l'état heureux dont elle venait de jouir dans le royaume de Pagodie, et jetant sa quenouille par terre : Que Magotine vienne quand il lui plaira, dit-elle, je ne sais pas faire l'impossible. Elle entendit une voix qui lui dit : ah! reine, votre curiosité trop indiscrète vous coûte des larmes que vous répandez, cependant il n'y a pas moyen de voir souffrir ce que l'on aime; j'ai une amie dont je ne vous ai point encore parlé, elle se nomme Fée Protectrice, j'espère qu'elle vous sera d'un grand secours. Aussitôt on frappa trois coups, et sans qu'elle vit personne, sa quenouille fut filée et devidée. Au bout de deux heures, Magotine qui cherchait noise, fit ôter la pierre de la grotte, et y entra suivie d'un nombreux cortège de marionnettes. Voyons, dit-elle, l'ouvrage d'une paresseuse, qui ne sait ni coudre ni filer. Madame, dit la reine, je ne le savais pas en effet, mais il a bien fallu l'apprendre. Quand Magotine vit une chose si étrange, elle prit un peloton de fil d'araignée, et lui dit : vraiment vous êtes trop adroite, ce serait grand dommage de ne vous pas occuper. Tenez, reine, faites des filets avec ce fil, qui soient assez forts pour prendre des saumons. Hé, de grâce, répliqua-t-elle, considérez qu'à peine les mouches s'y peuvent prendre. Vous raisonnez beaucoup, ma belle amie, dit Magotine, mais cela ne vous servira de rien. Elle sortit de la grotte, fit remettre la grosse pierre devant, et l'assura que si dans deux heures les filets n'étaient pas achevés, elle était perdue.

Ah! fée protectrice, dit alors la reine, s'il est vrai que mes malheurs puissent vous toucher, ne me refusez pas votre secours; en même temps les filets se trouvèrent commencés et achevés. Laidronnette demeura surprise au dernier point; elle remercia dans son cœur cette secourable fée qui lui faisait tant de bien et elle pensa avec plaisir que c'était son mari qui lui procurait cette amie. Hélas! Serpentin Vert, dit-elle, vous êtes bien généreux de m'aimer

encore après les maux que je vous ai faits. On ne lui répondit rien, car Magotine entra et fut bien étonnée de trouver les filets si industrieusement travaillés, qu'une main ordinaire n'était pas capable de faire un tel ouvrage. Quoi! lui dit-elle, auriez-vous bien la hardiesse de me soutenir que c'est vous qui avez tissu ces filets. Je n'ai aucun ami à votre cour, Madame, lui dit la reine, et quand j'y en aurais, je suis si bien enfermée, qu'il serait difficile qu'on me pût parler sans votre permission. Puisque vous êtes si habile et si adroite, dit Magotine, vous me serez fort utile dans mon royaume.

Elle ordonna aussitôt que l'on appareilla ses vaisseaux, et que toutes les marionnettes fussent prêtes à partir; elle fit attacher la reine avec de grosses chaînes de fer, crainte que par quelque mouvement de désespoir, elle ne se jeta dans la mer. Cette princesse infortunée déplorait pendant une nuit sa triste destinée lorsqu'elle aperçut à la clarté des étoiles Serpentin Vert, qui s'approchait doucement du vaisseau : Je crains toujours de vous faire peur, lui dit-il, et malgré les raisons que j'ai de ne vous point ménager, vous m'êtes infiniment chère. Pouvez-vous me pardonner mon indiscrète curiosité, répliqua-t-elle, et puis-je dire sans vous déplaire:

Est-ce vous, Serpentin, cher amant? est-ce vous?
Puis-je revoir l'objet pour qui mon cœur soupire?
Quoi! je puis vous revoir, mon cher et tendre époux?
O ciel! que j'ai souffert un rigoureux martyre,
Que j'ai souffert, hélas!
En ne vous voyant pas.

Serpentin répliqua par ces vers :

Que les douleurs de l'absence,
Troublent les cœurs amoureux :
Dans le royaume affreux,
Où les Dieux irrités exercent leur vengeance,
On ne saurait souffrir des maux plus rigoureux,
Que les douleurs de l'absence.

Magotine n'était pas de ces fées qui dorment quelquefois; l'envie de mal faire la tenait toujours éveillée : elle ne manqua pas d'entendre la conversation du roi Serpentin et de son épouse; elle vint l'interrompre comme une furie : Ah! ah! dit-elle, vous vous mêlez de rimer et de vous plaindre sur le ton de Phœbus, vraiment j'en suis bien aise; Proserpine, qui est ma bonne amie, m'a prié de lui donner quelque poète à ses gages : allons, Serpentin Vert, je vous ordonne pour finir votre pénitence, d'aller au sombre manoir, et faites mes complimens à la gentille Proserpine. L'infortuné Serpentin partit aussitôt avec de longs sifflemens : il laissa la reine dans la plus vive douleur, dans son transport elle s'écria : Par quel crime t'avons-nous

déplu, barbare Magotine; j'étais à peine au monde, que ton infernale malédiction m'ôta ma beauté et me rendit affreuse! peux-tu dire que j'étais coupable de quelque chose, puisque je n'avais encore l'usage de la raison? Je suis certaine que le malheureux roi que tu viens d'envoyer aux enfers, est aussi innocent que moi; achève, fais-moi promptement mourir. Tu serais trop contente, lui dit Magotine, si je t'accordais ta prière, il faut auparavant que tu puises de l'eau dans la source sans fond.

Dès que les vaisseaux furent arrivés au royaume de marionnettes, la cruelle Magotine prit une meule de moulin; elle l'attacha au cou de la reine, et lui commanda de monter avec elle jusqu'au sommet d'une montagne qui était fort au-dessus des nuées; que lorsqu'elle y serait elle cueillit du trèfle à quatre feuilles, qu'elle en remplit sa corbeille, et qu'ensuite elle descendît jusqu'au fond de la vallée, pour y puiser dans une cruche percée, l'eau de discrétion, et qu'elle lui en apportât assez pour remplir son grand verre. La reine lui dit qu'il était impossible qu'elle pût obéir, que la meule de moulin était dix fois plus pesante qu'elle, que la cruche percée ne pourrait jamais retenir l'eau qu'elle voulait boire, et que la chose était impossible. Si tu y manques, lui dit Magotine, assure-toi que ton Serpentin Vert en souffrira. Cette menace causa tant de frayeur à la reine, que sans examiner sa faiblesse, elle essaya de marcher; mais hélas! ç'aurait été inutilement si la Fée Protectrice qu'elle appela ne fut venue à son secours. Voilà, dit-elle en l'abordant, le juste paiement de votre fatale curiosité, ne vous plaignez qu'à vous-même de l'état où Magotine vous réduit; aussitôt elle la transporta sur la montagne, et lui mit du trèfle à quatre feuilles dans sa corbeille, malgré les monstres affreux qui le gardaient, et qui firent pour le défendre des efforts surnaturels, mais d'un coup de baguette, la Fée Protectrice les rendit plus doux que des agneaux.

Elle n'attendit pas que la reine la remercia, pour achever de lui faire tout le plaisir qui dépendait d'elle. Elle lui donna un petit charriot traîné par deux serins blancs, qui parlaient et qui sifflaient à merveille; elle lui dit de descendre la montagne, de jeter ses souliers de fer contre deux géans armés de massues qui gardaient la fontaine, qu'ils tomberaient sans aucun sentiment; qu'elle donnât sa cruche aux deux petits serins, qu'ils trouveraient bien le moyen de remplir de l'eau de discrétion; qu'aussitôt qu'elle en aurait elle s'en frottât le visage, et qu'elle deviendrait la plus belle personne du monde; qu'elle lui conseillait encore de ne point rester à la fontaine, de ne pas remonter sur la montagne, mais de s'arrêter dans un petit bois très-agréable qu'elle trouverait sur son chemin; qu'elle pouvait y passer trois ans, que Magotine croirait toujours qu'elle serait occupée à puiser de l'eau dans sa cruche, ou que les autres périls du voyage l'auraient fait mourir.

La reine embrassa les genoux de la Fée Protectrice, elle la remercia cent fois des faveurs particulières qu'elle en recevait : mais, ajouta-t-elle, Madame, les heureux succès que je dois avoir, ni la beauté que vous me promettez, ne sauraient me toucher de joie, jusqu'à ce que Serpentin soit déserpentiné. C'est ce qui arrivera après que vous aurez été trois ans au bois de la montagne, lui dit la Fée, et qu'à votre retour vous aurez donné, eau dans la cruche percée, et le trèfle à Magotine.

La reine promit à la Fée Protectrice de ne manquer à rien de tout ce qu'elle lui prescrivait; cependant, Madame, ajouta-t-elle, serai-je trois ans sans entendre parler du roi Serpentin? Vous mériteriez d'être toute votre vie privée de ses nouvelles, répondit la Fée; car se peut-il rien de plus terrible, que de réduire comme vous avez fait ce pauvre roi à recommencer sa pénitence. La reine ne répondit rien : elle monta dans le petit charriot; les serins de Canarie firent leur devoir, et la conduisirent au fond de la vallée où les géans gardaient la fontaine de discrétion. Elle prit promptement un de ses souliers de fer, qu'elle leur jeta à la tête; dès qu'ils en furent touchés ils tombèrent comme des colosses sans vie; les serins prirent la cruche percée, et la raccommodèrent avec une adresse si surprenante, qu'il ne paraissait pas qu'elle eût été cassée : le nom que cette eau portait lui donna envie d'en boire; elle me rendra, dit-elle, plus prudente et plus discrète que par le passé; hélas! si j'avais eu ces qualités, je serais encore dans le royaume de Pagodie. Après qu'elle eut bu un long trait, elle se lava le visage et devint si belle, qu'on l'aurait plutôt prise pour une déesse, que pour une personne mortelle.

Aussitôt la Fée Protectrice parut, et lui dit : Vous venez de faire une chose qui me plaît infiniment, vous saviez que cette eau pouvait embellir votre âme et votre personne, je voulais voir lequel des deux aurait la préférence; enfin c'est votre âme qui l'a eue, je vous en loue, et cette action abrégera quatre ans de votre pénitence. Ne diminuez rien à mes peines, répliqua la reine; je les mérite toutes, mais soulagez Serpentin Vert, qui n'en mérite aucune. J'y ferai mon possible, dit la fée en l'embrassant, mais au reste puisque vous êtes si belle, je souhaite que vous quittiez le nom de Laidronnette, qui ne vous convient plus, il faut vous appeler la Reine Discrète. Elle disparut à ces mots, lui laissant une petite paire de souliers si jolis et si bien brodés, qu'elle avait presque regret de les mettre.

Quand elle fut remontée dans son charriot, tenant sa cruche pleine d'eau, les serins la menèrent droit au bois de la montagne. Il n'a jamais été un lieu si agréable; les myrthes et les oranges joignaient leurs branches ensemble, pour former de longues allées couvertes, et des cabinets où le soleil ne pouvait pénétrer; mille ruis-

seaux de fontaines qui coulaient doucement contribuaient à rafraîchir ce beau séjour ; mais ce qui était de plus rare, c'est que tous les animaux y parlaient et qu'ils firent le meilleur accueil du monde aux petits serins. Nous croyions, leur dirent-ils, que vous nous aviez abandonnés. Le temps de notre pénitence n'est pas encore fini, répondirent les petits serins; voici une reine que la Fée Protectrice nous a chargés d'amener : prenez soin de la divertir autant que vous le pourrez. En même temps elle se vit entourée d'animaux de toutes espèces qui lui faisaient de grands complimens : Vous serez notre reine, lui disaient-ils; il n'y a point de soins et respects que vous ne deviez attendre de nous. Où suis-je? s'écria-t-elle, par quel pouvoir surnaturel me parlez-vous? Un des petits serins, qui ne la quittait point, lui dit à l'oreille : Il faut, Madame, que plusieurs fées s'étant mises à voyager, se chagrinèrent de voir des personnes tombées dans des défauts essentiels, elles crurent d'abord qu'il suffirait de les avertir de se corriger, mais leurs soins furent inutiles; elles les mirent en pénitence, et en firent des perroquets, des pies et des poules, de celles qui parlaient trop; des pigeons, des moineaux, des serins et des petits chiens; des singes, de ceux qui contrefaisaient leurs amis; de cochons, de certaines gens qui aimaient trop la bonne chaire; des lions, de ceux qui étaient en colère; enfin le nombre de ceux qu'elles mirent en pénitence fut si grand, que ce bois en est peuplé, et l'on y trouve des gens de toutes qualités.

Parce que vous me racontez, mon cher petit serin, lui dit la reine, j'ai lieu de croire que vous n'êtes ici que pour avoir trop aimé. Il est vrai, Madame, dit le serin; je suis fils d'un grand d'Espagne, l'amour dans notre pays a des droits si absolus sur tous les cœurs, que l'on ne s'y peut soustraire sans tomber dans le crime de rebellion. Un ambassadeur d'Angleterre arriva à la cour : il avait une fille d'une extrême beauté, mais dont l'humeur hautaine et piquante était insupportable; malgré cela je m'attachai à elle, je l'aimais jusqu'à l'adoration; elle paraissait quelquefois sensible à mes soins, et d'autres fois elle me rebutait si fort qu'elle mettait ma patience à bout. Un jour qu'elle m'avait désespéré, une vénérable vieille m'aborda en me reprochant ma faiblesse, mais tout ce qu'elle put me dire, ne servit qu'à m'opiniâtrer; elle s'en aperçut et s'en fâcha. Je te condamne, dit-elle, de venir serin de Canarie pour trois ans, et ta maîtresse, mouche-guêpe; sur-le-champ je sentis une métamorphose en moi la plus extraordinaire du monde; malgré mon affliction je ne pus m'empêcher de voler dans le jardin de l'ambassadeur, pour savoir qu'elle serait le sort de sa fille : mais j'y fus à peine que je la vis venir comme une grosse mouche guêpe, bourdonnant quatre fois plus haut qu'une autre; je voltigeais autour d'elle avec l'empressement d'un amant que rien ne pouvait détacher; elle essaya plusieurs fois de me piquer : Voulez-vous ma mort, belle guêpe, lui

dis-je, il n'est pas nécessaire pour cela d'employer votre aiguillon ; il suffit que vous m'ordonniez de mourir, et je mourrai. La guêpe ne répondit rien; elle s'abattit sur des fleurs, qui eurent à souffrir de sa mauvaise humeur.

Accablé de ses mépris et de mon état, je volai sans tenir aucune route certaine. J'arrivai enfin dans une des plus belles villes de l'univers que l'on nomme Paris : j'étais las, je me jetai sur une tuffe de grands arbres qui étaient enclos de murs, sans que je sus qui m'avait pris; je me trouvai à la porte d'une cage peinte en vert et garnie en or; les meubles étaient d'une magnificence qui me surprit; aussitôt une jeune personne vint me caresser, et me parla avec tant de douceur, que j'en fus charmé; je ne demeurai guère dans la chambre sans être instruit du secret de son cœur, je vis venir chez elle une espèce de matamore, toujours furieux, ne pouvant être satisfait; il ne la chargeait pas seulement de reproches injustes, mais la battait à la laisser pour morte entre les bras de ses femmes; je n'étais pas médiocrement affligé de lui voir souffrir un traitement si indigne, et ce qui m'en déplaisait davantage, c'est qu'il semblait que les coups dont il l'assommait, avaient la vertu de réveiller toute la tendresse de cette jolie dame.

Je souhaitais que les fées qui m'avaient rendu serin, vinssent mettre quelque ordre à des amours si mal assortis; mes désirs s'accomplirent; les fées parurent brusquement dans la chambre comme l'amant furieux commençait son sabat ordinaire, elles le chargèrent de reproches, et le condamnèrent à devenir loup ; pour la patiente personne qui souffrait qu'on la battit, elles en firent une brebis, et les envoyèrent au bois de la montagne : à mon égard je trouvai le moyen de m'envoler. Je voulais voir les différentes cours de l'Europe : je passai en Italie, et le hasard me fit tomber entre les mains d'un homme qui ayant souvent affaire à la ville, et ne voulant pas que sa femme, dont il était très-jaloux, vit personne, prenait soin de l'enfermer depuis le matin jusqu'au soir ; de sorte qu'il me destina à l'honneur de divertir cette belle captive; mais elle était occupée d'autres soins que de ceux de m'entretenir. Certain voisin qui l'aimait depuis long-temps, venait sur le soir par le haut de la cheminée et se laissait glisser jusqu'au bas, plus noir qu'un démon ; les clefs dont le jaloux était saisi ne servaient qu'à mettre son esprit en repos; je craignais toujours quelque fâcheuse catastrophe, lorsque les fées entrèrent par le trou de la serrure, et ne surprirent pas médiocrement ces deux tendres personnes. Allez en pénitence, leur dirent-elles en les touchant de leurs baguettes, que le ramoneur devienne écureuil, que la dame soit une guenuche, car elle est adroite, et que le mari qui aime tant à garder les clefs de sa maison, devienne dogue pour dix ans.

J'aurais trop de choses à vous raconter, Madame, dit le serin, si

je vous disais les différentes aventures qui me sont arrivées; je suis obligé de me rendre de temps en temps au bois de la montagne, et je n'y viens guère sans y trouver de nouveaux animaux, parce que les fées continuent de voyager, et que l'on continue de les irriter par des fautes infinies; mais pendant le séjour que vous ferez ici, vous aurez lieu de vous divertir au récit de toutes les aventures des personnes qui y sont. Plusieurs aussitôt lui offrirent de lui raconter les leurs quand elle voudrait, elle les remercia très-civilement; et comme elle avait plus d'envie de rêver que de parler, elle chercha un endroit solitaire où elle pût rester seule. Dès qu'elle l'eut marqué, il s'y éleva un petit palais, et on lui servit le plus grand repas du monde; il n'était que de fruits, mais que de fruits très-rares; les oiseaux les apportaient, et tant qu'elle fut dans ce bois elle ne manqua de rien.

Il y avait quelquefois des fêtes plus agréables par la singularité, que par tout le reste; on y voyait les lions danser avec les agneaux, les ours conter des douceurs aux colombes, et les serpens se radoucir pour les linottes : on voyait un papillon en intrigue avec une panthère. Enfin rien n'était assorti selon son espèce; car il ne s'agissait pas d'être tigre ou mouton, mais seulement des personnes que les fées voulaient punir de leurs défauts.

Ils aimaient la reine Discrète jusqu'à l'adoration, chacun la rendit arbitre de ses différends; elle avait un pouvoir absolu dans cette république, et si elle ne s'était pas reproché sans cesse les malheurs de Serpentin Vert, elle aurait pu supporter les siens avec quelque sorte de patience; mais lorsqu'elle pensait à l'état où il était réduit, elle ne pouvait se pardonner son indiscrète curiosité. Le temps étant venu de partir du bois de la montagne, elle en avertit ses petits conducteurs les fidèles serins, qui l'assurèrent d'un heureux retour; elle se déroba pendant une nuit, pour éviter des adieux et des regrets qui lui auraient coûté quelques larmes, car elle était fort touchée de l'amitié et de la déférence que tous ces animaux raisonnables lui avaient témoignées.

Elle n'oublia, ni la cruche pleine d'eau de discrétion, ni la corbeille de trèfle, ni les souliers de fer; et dans le temps où Magotine la croyait morte, elle se présenta tout d'un coup devant elle, la meule de moulin au cou, les souliers de fer aux pieds, et la cruche à la main. Cette fée, en la voyant, poussa un grand cri; elle lui demanda ensuite d'où elle venait. Madame, lui dit-elle, j'ai passé trois ans à puiser de l'eau dans la cruche percée, au bout desquels j'ai trouvé le moyen d'y en faire tenir. Magotine s'éclata de rire, songeant à la fatigue que cette pauvre reine avait eue. Mais la regardant plus attentivement : Qu'est-ce que ceci, s'écria-t-elle? Laidronnette est devenue toute charmante; où donc avez-vous pris cette beauté? La reine lui raconta qu'elle s'était lavée de l'eau de

discrétion, et que ce prodige s'était fait. A ces nouvelles, Magotine jeta de désespoir sa cruche par terre. Oh! puissance qui me brave, s'écria-t-elle, je saurai me venger; préparez vos souliers de fer, dit-elle à la reine, il faut que vous alliez aux enfers, demander à Proserpine de ma part de l'essence de longue-vie, je crains toujours de tomber malade, et même de mourir ; quand j'aurai cet antidote je n'aurai plus sujet de rien appréhender; gardez-vous donc d'aller déboucher la bouteille, ni de goûter à la liqueur qu'elle vous donnera, car vous diminueriez ma part.

La pauvre reine ne fut jamais plus surprise qu'elle le fut de cet ordre. Par où va-t-on aux enfers, dit-elle; ceux qui y vont en peuvent-ils revenir? Hélas! Madame, ne serez-vous point lasse quelque jour de me persécuter? sous quel astre suis-je née? Ma sœur est bien plus heureuse que moi, il ne faut plus croire que les constellations soient égales pour tout le monde. Elle se prit à pleurer.

Magotine triomphant de lui voir répandre des larmes, s'éclata de rire : allons, allons, dit-elle, ne différez pas d'un moment un voyage qui me doit apporter tant de satisfaction. Elle lui remplit une besace de vieilles noix et de pain bis; avec cette belle provision elle partit, résolue de se casser la tête contre le premier rocher pour finir ses peines.

Elle marcha quelque temps sans tenir aucune route, tournant d'un côté, tournant de l'autre, pensant que c'était un commandement bien extraordinaire de l'envoyer aux enfers. Quand elle fut lasse elle se coucha au pied d'un arbre et se mit à rêver au pauvre Serpentin, ne pensant plus à son voyage; mais elle vit tout d'un coup la Fée Protectrice, qui lui dit : savez-vous, belle reine, que pour retirer votre époux de la sombre demeure où les ordres de Magotine le retiennent, il faut que vous alliez chez Proserpine. J'irai encore plus loin s'il m'était possible, répliqua-t-elle; mais, Madame, j'ignore par où descendre dans ce ténébreux séjour. Tenez, dit la Fée Protectrice, voici une branche de verdure, frappez-en la terre, et prononcez ces vers distinctement. La reine embrassa les genoux de cette généreuse amie, puis elle dit :

Toi qui sais désarmer le maître du tonnerre,
Amour, donne-moi du secours;
Viens arrêter le cours
Des ennuis rigoureux qui déchirent mon âme:
Ouvre-moi, tu le peux, le chemin des enfers;
Dans des lieux souterrains, tu fais sentir ta flamme.
Pluton pour Proserpine a gémi dans tes fers;
Ouvre-moi, tendre amour, le chemin des enfers.
On m'arrache un époux fidèle,
Je ressens les rigueurs du plus terrible sort;

Ma douleur est plus que mortelle,
Et je ne puis trouver la mort.

Elle eut à peine fini sa prière, qu'un jeune enfant plus beau que tout ce que nous voyons, partit du fond d'une nuée mêlée d'or et d'azur, et vint fondre à ses pieds; une couronne de fleurs ceignait sa tête. La reine connut à son arc et à ses flèches, que c'était l'Amour; il lui dit en l'abordant :

Vos soupirs se sont fait entendre,
J'abandonne les cieux,
Et viens sécher les pleurs qui coulent de vos yeux.
Pour vous je puis tout entreprendre;
Vous recevrez l'objet que vous aimez le mieux.
Rappelons Serpentin aux douceurs de la vie,
Et punissons ainsi sa cruelle ennemie.

La reine étonnée de l'éclat qui environnait l'amour, et ravie de ses promesses, s'écria :

Jusqu'aux enfers je suis prête à vous suivre;
Cet horrible séjour me paraîtra charmant,
Et je revois l'amant,
Sans qui je ne saurais plus vivre.

L'amour qui parle rarement en prose, frappa trois coups, en chantant merveilleusement bien ces paroles :

Terre, obéissez à ma voix;
Reconnaissez l'amour : ouvrez-nous un passage,
Jusqu'au triste rivage,
Où Pluton impose les lois.

La terre obéit, elle ouvrit son large sein; et par une descente obscure, où la reine avait besoin d'un guide aussi brillant que celui qui l'avait prise sous sa protection, elle arriva aux enfers. Elle craignait d'y rencontrer son mari sous l'horrible figure d'un serpent; mais l'amour qui se mêle de rendre quelquefois de bons offices aux malheureux, ayant prévu là-dessus tout ce qui était à prévoir, avait déjà ordonné que Serpentin Vert deviendrait ce qu'il était avant sa pénitence. Quelque puissante que fut Magotine, hélas! que pouvait-elle contre l'amour? De sorte que la première chose que la reine trouva, ce fut son aimable époux; elle ne l'avait jamais vu sous une figure si charmante; il ne l'avait point vue non plus aussi belle qu'elle était devenue : cependant un pressentiment, et peut-être l'amour qui se trouvait entier avec eux, leur fit deviner qui ils étaient. La reine aussitôt lui dit avec une extrême tendresse :

Du destin en ces lieux je viens fléchir la loi;
S'il vous arrête ici par un ordre barbare,
Unissons-y nos cœurs, que rien ne nous sépare;
L'enfer qu'on trouve plein d'effroi,
N'aura rien de triste pour moi.

Le roi transporté de la plus vive passion, répondit à son é[illegible] tout ce qui pouvait lui marquer son empressement et sa joie; [illegible] l'amour qui n'aime pas à perdre du temps, les convia de s'approcher de Proserpine. La reine lui fit un compliment de la part de la fée, et la pria de la charger de l'essence de longue vie. C'était proprement le mot du guet entre ces bonnes personnes; elle lui donna aussitôt une fiole assez mal bouchée, pour lui faciliter l'envie de l'ouvrir : l'amour qui n'est pas novice, avertit la reine de se bien garder d'une curiosité qui lui serait encore fatale; et sortant promptement de ces tristes lieux, le roi et la reine revirent la lumière. L'amour ne voulut plus les abandonner, il les conduisit chez Magotine; et pour qu'elle ne le vit pas, il se cacha dans leurs cœurs : cependant sa présence inspira des sentimens si humains à la fée, qu'encore qu'elle en ignorât la raison, elle reçut très-bien ces illustres infortunés; et faisant un effort de générosité surnaturelle, elle leur rendit leur royaume de Pagodie; ils y retournèrent sur-le-champ, et vécurent avec autant de bonne fortune, qu'ils avaient éprouvé jusqu'alors de disgraces et d'ennuis.

Souvent un désir curieux,
Est la source des maux les plus épouvantables,
Sur un secret qui doit nous rendre misérables,
Pourquoi vouloir ouvrir les yeux?
Le beau sexe a surtout cette audace cruelle,
Prenons-en à témoins la première mortelle;
Sur elle on nous a peint et Pandore et Psyché,
Qui voulant percer un mystère,
Que les dieux aux mortels voulaient tenir caché,
Devinrent les auteurs de leur propre misère.
Laidronnette qui veut connaître Serpentin,
Eprouve un semblable destin;
L'exemple de Psyché ne peut la rendre sage.
Hélas! de leurs malheurs passés,
La plupart des mortels, curieux, insensés,
N'en fait pas un meilleur usage.

FIN.

INFORMATION OBSCURED

W 381.54L-F889
no.5

uve aussi :

Arrivée du brave Toulousain.
Art de tirer les cartes.
Blanche-Belle.
Brinborion.
Cantique de S. Alexis sur la conversion de Se Mar.-Madelaine.
Catéchisme des Normands.
Catéchisme Poissard.
Catéchisme des grandes Filles.
Contes des Fées.
Contes Moraux.
Contrat de mariage.
Devoir des Savetiers.
Dialogue de l'Ombre.
Doctrine des Maltotiers.
Etrennes aux Riboteurs.
Examen de conscience.
Fortunatus.
Gargantua.
Geneviève de Brabant.
Géographie.
Gracieuse et percinet.
Guilleu voleur.
Histoire d'Ulespiègle.
Jardin d'Amour.
Jargon de l'argot.
Jean-de-Calais.
Jean-de-Paris.
Jeune et Belle.
Juif-Errant.
L'abbé Chanu.
L'Apprenti magicien.
La Barbe-Bleue.
La Belle aux cheveux d'or.
La Belle et la Bête.
La belle Hélène.
Les béquilles du Diable boiteux.
La Bergère des Alpes.
La Biche aux bois.
Le bonhomme Misère.
La bonne petite souris.
Lettres et complimens.
La fée Anguillette.
La Grenouille bienfaisante.
La Maîtresse fidèle.
La petite aux Grelots.
Le mauvais Riche.
La méchanceté des Filles.
Le Mouton.
Le nain Jaune.
L'Oiseau-Bleu.
L'Oranger et l'Abeille.
Le parfait Amour.
Le petit Chaperon-Rouge.
Le petit Cuisinier familier.
Le prince Guérini.
Le prince Lutin.
Le prince Marcassin.
La princesse Babiole.
La princesse Belle-Etoile.
La princesse Carpillon.
Les 4 fils d'Aymon.
La reine de l'Ile des Fleurs.
Le secret des secrets.
La troupe des Bons-Enfans.
Lucas et Claudine.
Michel-Morin.
Miroir d'Astrologie.
Miroir des Dames.
Nahamir.
Peau-d'Ane.
Pierre de Provence.
Prophéties.
Récréations physiques.
Richard-sans peur.
Robert-le-Diable.
Roi Magicien.
Scaramouche.
Serpentin vert.
Tableau de la mer.
Traité d'Arithmétique.